

TP 491p/23

DEUXIÈME ANNÉE

N° 4

JUILLET-AOUT 1906

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

EXTRAIT
UN PROJET DE TOTILA
PAR
Salomon REINACH

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6^e

139385

Bibliothèque Maison de l'Orient



139385

La *Revue germanique*, publiée sous les auspices des Universités de Lille, Lyon et Nancy, paraît cinq fois par an (janvier, mars, mai, juillet, novembre) en fascicules d'environ 8 feuilles in-8°, formant un volume d'environ 640 pages.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire, la philologie, le mouvement social, les arts, dans les pays de langue germanique et anglo-saxonne ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues critiques des principales publications récentes sous les rubriques suivantes :

Littérature, Histoire des idées, Philologie, Histoire, Beaux-Arts ;

4° Une Bibliographie sommaire et une Revue des Revues françaises et étrangères.

Le prix de l'abonnement est fixé à 14 fr. par an pour Paris, 16 fr. pour les départements et l'étranger. — LE NUMÉRO, 4 fr.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR L'ANNÉE 1906 :

M. EHRHARD, professeur à l'Université de Lyon.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

M. LOUIS RÉAU, 5, Rond-point Bugeaud, Paris, 16^e,
à la librairie Félix Alcan, le jeudi, de 3 à 5 heures.

La *Revue germanique* rendra compte de tout ouvrage pouvant entrer dans son programme dont un exemplaire sera adressé à ses bureaux, à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. Les comptes rendus seront confiés à des spécialistes, et signés.

Ils paraîtront autant que possible dans le courant de l'année de la publication.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. ALBERT (Henri), ALEKAN, ANDLER (Charles), ANGELLIER (Auguste), ARREN (Jules), AUERBACH (B.), BAHÓN (Carle), BALDENSBERGER (Fernand), BARBEAU, BARDOUX (Jacques), BARET, M^{me} ARVÈDE BARINE, MM. BASCH (Victor), BRADJOU (L.), BSHAGHEL (O.), BELJAMÉ (Alexandre), BÉMONT (Ch.), BÉNÉDITE (L.), BENOIT (François), BERGER, BÉSSON, BIARD, VON BODENHAUSEN (Baron E.), BOSSERT, BOUCHOT (Henri), BOURDON (Eugène), BOUVIER (Bernard), CAZAMIAN (Louis), CHEVALLEY (Abel), CHEVILLON (André), CHUQUET, CLARAC, DALNA (Jerd), DELACROIX (H.), DELBUS (Victor), DELCOURT (Joseph), DENIS (E.), DIMNET (L.), DEROCQUIGNY (J.), DERUDDER, DRESCH (J.), EHRHARD (A.), ELSTER (Ernest), M^{lle} A. FANTA, MM. FEUILLELAT (Albert), FLEGENHEIMER (Edmond), FLEURY (V.), FIRMERY, FOULET (Lucien), GARNIER (Ch. M.), GAUTHIER (Robert), GERMAIN (André), GILLOT, GODART (A.), HAGUENIN (E.), HENRY (Victor), HOVELAQUE, HUCHON, JULLIAN (Camille), KONTZ (A.), KOSZUL (André), JUSBERAND (J.-J.), LAFENESTRE (Georges), LANDORMY (P.), LAUVIÈRE (Emile), LAUDENBACH, LAVISSE (Ernest), LEGOUTS (Emile), LEGRAS (Jules), LEROUX (Alfred), LEROY (Max), LESCOPIER, LÉVY (Albert), LÉVY (Ernest), LÉVY-BRÜLL, LICHTENBERGER (Erné-t), LICHTENBERGER (Henri), LOISEAU, LOTEN, MAETERLINCK (L.), MAIBRON, MARQUILLIER (Auguste), MATTER (P.), MAUCLAIR (Camille), MÉTIV (Albert), MILHAUD (Edgar), MIS, MONOD (Gabriel), MONOD (François), MONTANDON (Marcel), MURET (Maurice), NICOLLE (Marcel), NIETZSCH (M^{me} Fœrster), PAGÈS (G.), PARISSET, PARMENTIER (Jacques), PETIT-DUTAILLIS, PINEAU (Léon), PINLOCHÉ, PIQUET (J.), POIHOT (J.), POLACZEK, POTEZ (Henri), RAPHAEL (G.), DE REUL (Paul), REUSS (Rodolphe), RIVAUB (Albert), ROD (Édouard), ROLLAND (Romain), ROUGE (I.), ROOSSE (Max), ROUSTAN (L.), RUYSSEN (Th.), SAROLEA (Charles), SCHMIDT (Ch.), SCHWEITZER (Albert), SEIGNOBOS (Charles), SPENLÉ (E.), SPIELMANN (H. M.), STAPPER (Paul), THOMAS (A.), THOMAS (W.), TIBAL (André), TRAVERS (Julien), VARENNE (Gaston), VERRIER (Paul), WADDINGTON (Albert), WEILL, ZYROMSKI.

M. les collaborateurs de la Revue sont priés de signaler les livres dont ils seraient disposés à rendre compte à la Rédaction qui se chargera des démarches auprès des éditeurs.



UN PROJET DE TOTILA

Lorsque le roi des Goths Théodoric, entre 489 et 493, mit fin à la domination d'Odoacre en Italie, il fit la guerre et remporta ses victoires en qualité de mandataire de l'empereur Zénon, détenteur, depuis 476, des insignes impériaux qu'Odoacre lui avait renvoyés après la déposition de Romulus Augustule. Pas plus qu'Odoacre, Théodoric ne prétendit à l'Empire. Il resta le général de l'armée gothique, le chef des Ostrogoths établis en Italie; mais, en droit sinon en fait, il administra la péninsule au nom de l'empereur de Constantinople. Les monnaies frappées sous son règne en Italie continuèrent à porter l'effigie impériale. Les deux personnages les plus influents de sa cour, Cassiodore et Boèce, étaient des Romains. Les Goths, depuis le IV^e siècle, se montraient avides et capables de civilisation; or, la seule civilisation qui leur fût accessible était celle de l'Italie chrétienne. Non seulement les écoles romaines ne furent pas fermées, mais rien ne prouve qu'on en ait fondé de gothiques. Théodoric était si peu l'ennemi de la culture gréco-romaine qu'il veilla à la conservation et à la réparation des monuments de Rome; toutes les inscriptions qui nous ont conservé son nom sont en latin.

Qu'on doive attribuer cette politique à des nécessités fiscales, à l'ascendant d'un glorieux passé ou à un dessin arrêté de conciliation entre les Germains et les indigènes, il est certain qu'elle ne tarda pas à porter ses fruits et que les Goths se romanisèrent, en même temps que les Italiens apprirent à ne plus haïr les Goths. La fille de Théodoric, la régente Amalasonthe, alla plus loin encore dans la voie où était entré son père, non sans porter ombrage à l'aristocratie militaire qui semble parfois avoir protesté contre l'abandon des traditions nationales¹. D'ailleurs, lettrés ou non, ces gens du Nord s'amollissaient sous le doux climat de l'Italie, et, renonçant à leurs habitudes guerrières, s'endormaient dans une confiance que l'ambi-

1. Cf. O. Guthe et W. Schultze, *Deutsche Geschichte*, t. I, p. 438, et Hodgkin, *Italy and her invaders*, t. III, p. 630.

tion des empereurs d'Orient ne justifiait pas. Lorsque Justinien, sous un prétexte, envoya Bélisaire dans la péninsule (535), la résistance des Goths fut assez rapidement brisée. Dès 540, l'Italie était de nouveau soumise à l'Empire, sauf quelques places et districts de la Transpadane, où s'était fixée la plus grande partie des Ostrogoths.

En 536, au cours de la seconde année de cette guerre, l'armée gothique s'était soulevée contre le roi Théodat, qui se vantait de sa culture latine, et avait porté au pouvoir un soldat obscur nommé Vitigès. Fait prisonnier par Bélisaire, Vitigès alla mourir à Constantinople; son successeur, Ildebald, ne régna qu'un an. Mais le neveu d'Ildebald, Badwila, que nous appelons Totila, recommença énergiquement la guerre en 541, alors que Bélisaire, croyant la résistance finie, avait quitté l'Italie. Cette fois, c'étaient les Byzantins qui étaient mal préparés à la lutte; bien que défendus par de nombreuses places fortes et maîtres de la mer, ils durent évacuer l'Italie presque entièrement. Totila, créature du parti germanique, anti-romain, avait des idées tout opposées à celles de Théodoric. Il songea même, en 546, à détruire Rome de fond en comble et fit sortir de la ville, pendant quelques semaines, le Sénat et tous les habitants. Il frappa, le premier, des monnaies d'argent à son effigie et à son nom, sans aucune marque de soumission à l'Empire. De 548 à 550, Totila fut maître à peu près incontesté de l'Italie; il fallut aux Byzantins une guerre acharnée pour la conquérir une seconde fois et détruire définitivement le royaume des Goths (551-555).

Nous ne possédons que peu de données sur le régime de l'Italie pendant les dix ans du gouvernement de Totila; mais ce que nous savons autorise à croire que, sans molester gravement les indigènes, qu'il avait tout intérêt à ménager, le roi des Goths s'efforça, à la différence de ses prédécesseurs, d'assurer à l'élément germanique la prédominance sur l'élément italien.

Je suis en mesure de produire un texte oublié et méconnu qui, si l'interprétation que j'en donne est exacte, présente une importance considérable pour l'histoire de cette époque. *Totila voulut abolir l'enseignement du latin et y substituer celui de la langue gothique.* Il n'y a pas la moindre trace de ce projet dans les auteurs grecs et latins que nous lisons et je dois entrer dans quelques détails pour faire connaître la source aujourd'hui perdue qui me l'a indirectement révélé.

Parmi les humanistes des premières années du xv^e siècle, un des meilleurs latinistes paraît avoir été Petrus Alcyonius. Médecin de



profession, il fut quelque temps correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce à Venise, enseigna à Florence, s'y lia avec les Médicis et traduisit en latin plusieurs ouvrages d'Aristote et de Galien. Paul Jove, qui ne l'aimait pas, a prétendu qu'un dialogue d'Alcyonius, intitulé *Medices legatus sive de exilio*, qui fut publié par Manuce à Venise en 1522, n'était pas seulement un plagiat, mais quelque chose de pis. Alcyonius, médecin d'une communauté de femmes, aurait mis la main sur l'unique exemplaire manuscrit du traité de Cicéron *De Gloria*, appartenant à cette communauté; puis, après en avoir fait passer le contenu dans son dialogue, il aurait détruit l'original pour que son larcin restât inaperçu. Bien que cette histoire ait été souvent répétée, en particulier par Paul Manuce, elle est tout à fait invraisemblable¹. Ni Paul Jove, ni aucun autre humaniste du temps ne pouvait savoir de source certaine qu'Alcyonius eût possédé et détruit le *De Gloria*. On soupçonnait, sans preuve sérieuse, que ce livre avait appartenu au couvent de religieuses dont Alcyonius, à une époque que l'on n'indique pas, fut le médecin; on constatait, d'autre part, que la latinité d'Alcyonius était remarquable; la calomnie partit de là et fit son chemin. Déjà Bentley, en 1699, après avoir lu le dialogue en question, déclarait n'y rien trouver dont la saveur cicéronienne fût plus marquée que celle d'autres écrits latins de la même époque. J'ai lu à mon tour le *Medices legatus* et je pense qu'il faut ne l'avoir point lu pour croire à l'anecdote de Paul Jove. Quoique plusieurs fois réédité, ce livre est rare; il n'en existe d'exemplaire ni à l'Institut, ni à la bibliothèque Mazarine; mais la bibliothèque Nationale en possède une dizaine, dont un à la réserve. C'est une œuvre élégante, verbeuse, plutôt ennuyeuse et d'un style qu'un bon rhétoricien du XIX^e siècle aurait pu égaler sans trop de peine; le cicéronianisme de Muret est d'une qualité bien supérieure. La légende d'Alcyonius plagiaire et vandale doit être absolument écartée.

Le sujet du dialogue, dédié à l'archevêque de Capoue Nicolas Schomberg (1520), peut être brièvement résumé ainsi. Le cardinal Jean de Médicis, plus tard Léon X, se trouve, avec deux autres membres de sa famille, Jules et Laurent, à Bologne, où il exerce les fonctions de légat pontifical, chargé par le pape Jules II de commander la garnison de cette ville (1509). Éloigné de Florence et de sa maison, il s'en console et console ses amis en leur tenant des

1. Cf. G. Voigt, *Die Wiederleben des classischen Alterthums*, 3^e éd., t. I, p. 40.

discours cicéroniens sur le thème de l'exil. Incidemment, il se plaint de la condition de l'Italie et regrette que les gens du Nord et leur langue y tiennent trop de place; il rappelle à ce propos le mot de Cicéron qui, dans la Rome de son temps, déplorait déjà l'*infusa peregrinitas*.

Le grand Bayle, qui lisait tout, voulut aussi lire le *De exilio*. Mais lorsqu'il préparait la première édition de son *Dictionnaire*, vers 1690, il ne put trouver d'exemplaire de ce petit livre. C'est seulement plus tard que le médecin du Roi, Bourdelot, lui en prêta un, dont il se hâta de prendre connaissance; il en parle, à l'article *Alcyonius*, dans la seconde édition du *Dictionnaire* (1702). Un passage du *De exilio* l'avait frappé et fut introduit par lui dans une note de cette seconde édition, d'où elle a passé dans les éditions subséquentes. C'est là que le hasard d'une lecture me l'a fait trouver il y a peu de temps.

La note dont je parle se lit à la fin de l'article *Attila*; elle est ainsi conçue : « On a débité qu'il eut l'ambition d'établir sa langue et de l'élever sur les ruines de la romaine. J'ai lu ce fait dans un ouvrage d'Alcyonius. On y fait dire ces paroles à Jean de Médicis, qui a été le pape Léon X. » Suit le texte de la phrase latine et un renvoi à l'article de l'empereur Claude, où l'on trouvera, dit Bayle, « quelques recueils concernant le zèle de plusieurs princes pour la langue de leur pays ». Bayle n'ajoute aucun commentaire. Je ne sache pas que les historiens modernes aient remarqué cette note; il n'en est pas question dans les deux volumes de l'*Attila* d'Amédée Thierry et quand je consultai à ce sujet M. Krumbacher, le savant byzantiniste de Munich, il me répondit que cela était nouveau pour lui.

Le texte latin doit être cité *in extenso*, avec le contexte, bien qu'il n'ajoute rien d'essentiel au résumé qu'en a donné Bayle. C'est le cardinal Jean de Médicis qui parle; il n'est pas inutile de rappeler que le futur Léon X était un excellent humaniste et qu'il avait reçu, dans sa jeunesse, des leçons de grec, langue qu'il entendait parfaitement, du docte Byzantin Démétrius Chalcondyle, deux fois nommé dans le *De exilio*¹.

« Existimabat Cicero suo etiam tempore minus Romae se posse agnoscere imaginem antiquae et vernaculae festivitatis, quod in illam infusa esset peregrinitas, quodque maxime receptae essent braccatae et transalpinæ nationes; videbantur enim istae ipsae nationes, homini vere Rommo, non

1. Une de ces mentions est célèbre : c'est le passage où le cardinal rapporte, d'après son maître, que les Byzantins ont détruit intentionnellement beaucoup d'œuvres des anciens poètes grecs.

solum carere omni festivitatis laude, verum etiam aliis impedimento esse quo minus illam agnoscere et consequi possent. Quid vos censetis eum dicturum fuisse si nunc revivisceret et videret Romam suam? Quae nullo alio modo celebris esse potest nisi ex concursu talium sagatorum et braccatorum et aliorum ejuscemodi provincialium. Certe hominem magnopere moveret miserabilis patriae aspectus, cum magna illius pars habitatoribus careat et situ obsita sit, aedificiaque sacra et profana foede disjecta occurrant et maxima domorum vastitas, et coenosa ac squalida viarum facies appareat maxima et cives ob partium studium communem salutem et Italiae libertatem negligant; sed omnium maxime illum, credo, pertubarent ineptiae quorundam qui, omisso studio veteris linguae, quae eadem hujus urbis et universae Italiae propria erat, dies noctesque incumbunt in linguam geticam aut dacicam discendam eandemque omni ratione ampliandam, cum Goti, Visigoti et Vandali — qui erant olim Getae et Daci — eam in Italiam invexerunt, ut artes et linguam et nomen Romanum deleterent, postquam Romanis etiam imperium ademerant. *In bibliotheca nostra asservatur liber incerti auctoris, graece scriptus de rebus a Gotis in Italia gestis; in eo memini me legere Attilam regem, post partam victoriam, tam studiosum fuisse Goticæ linguae propagandæ ut edicto sanxerit ne quis lingua latina loqueretur, magistrosque insuper e sua provincia accivisse, qui Italos goticam linguam edocerent.* Apud doctos etiam illos viros, qui commentarios rerum multarum confecerunt eosque in Suidæ nomine ediderunt, observavi scriptum illum etiam Attilam, post Italiam caede vastatam, cum Mediolani victoresset, pictos vidisse principes Romanos in aurea sella sedentes et ante illorum pedes multos Scythos interfectos; tunc jussisse ut se pingerent in solio sedentem et principes Romanos saccos et arcas auri plenas bajulantes, illudque antes suos pedes effundentes. »

Le second passage cité par le cardinal de Médicis est bien dans Suidas¹; mais le premier n'est pas dans le *Bellum goticum* de Procope, où l'on est tenté dès l'abord de le chercher.

Tel qu'il se présente, le témoignage cité par Jean de Médicis est absurde, ce qui explique peut-être qu'on l'ait rejeté comme négligeable et que Bayle lui-même, le plus avisé des critiques, n'en ait pas soupçonné la valeur. En effet, Attila n'était pas un Goth, ni même un Germain; les Huns, bien qu'ayant pris souvent des Goths à leur service, étaient leurs ennemis acharnés et les combattirent depuis les bords du Dnieper jusqu'à ceux de la Marne. Attila ne pouvait faire venir de son pays des professeurs de langue gothique, puisque dans son pays, le Hunnisvar, on parlait une langue ouralo-altaïque de la même famille que le turc et le hongrois; enfin, les mots *post partam victoriam*, appliqués au roi des Huns dans ce passage, sont absolument vides de sens, car on sait qu'Attila n'a jamais

1. Aux mots Κόρυκος et Μεδιόλανον.

été maître de l'Italie; la politique habile du pape Léon I^{er} l'empêcha même, en 452, d'approcher de Rome, qu'il se contenta de menacer à distance.

Tout s'explique, en revanche, et de la manière la plus satisfaisante, si l'on admet que le cardinal de Médicis a lu *Attila* au lieu de *Totila*. L'erreur ou la fraude ne peut être attribuée à Alcyonius, car le contexte prouve, par la citation de Suidas, que le cardinal voulait bien parler d'Attila. Or, le fait que ce nom a été mal lu nous garantit la bonne foi de Léon X. S'il avait voulu, dans la chaleur d'un entretien, inventer un témoignage de ce genre, il l'aurait tiré de textes connus en les modifiant légèrement et l'eût mis en harmonie avec les notions historiques élémentaires dont il n'était certainement pas dépourvu. On sent que ce passage d'un vieux manuscrit l'a frappé, peut-être parce que Demetrius Chalcondyle l'a signalé à son attention, et qu'il a eu recours à Suidas pour en chercher inutilement la confirmation. J'ajoute que si le cardinal de Médicis ou Alcyonius avaient eu le goût des citations de fantaisie, on en trouverait d'autres exemples dans le *De exilio*; or, je peux affirmer qu'il n'y en a pas.

Que pouvait être cet ouvrage grec anonyme relatif aux affaires des Goths en Italie? Un exemplaire plus complet de Procope? Mais rien n'autorise à croire que le *Bellum gothicum* ne nous soit pas parvenu intégralement. Peut-être n'était-ce qu'un fragment, un extrait de la vaste collection formée par ordre de Constantin Porphyrogénète au x^e siècle, dont nous avons à peine conservé la dixième partie et dont une section entière n'est encore connue aujourd'hui que grâce à un manuscrit de Chypre acquis par Peiresc. Ce qui est trop certain — et je pourrais en donner bien des preuves — c'est que plus d'un manuscrit important a disparu depuis le début du xvi^e siècle; il suffira de citer celui de la correspondance de Trajan avec Pline, qui existait encore entre 1503 et 1508 et que l'on n'a jamais retrouvé depuis.

Les développements où je suis entré sur la politique de Totila, sur la réaction germanique qu'il encouragea après lui avoir dû la couronne et la victoire, rendent, *a priori*, très vraisemblable le projet qui lui est prêté par l'auteur que j'appellerai *l'Anonyme de Médicis*. L'édit a-t-il été promulgué en Italie entre 548 et 550? A-t-il reçu un commencement d'exécution? Évidemment, nous ne pouvons le savoir, mais il paraît constant qu'un Grec y a cru, parce que la mesure attribuée à Totila était en parfait accord avec les tendances bien connues de ce roi des Goths.



Au point de vue de l'histoire de l'enseignement, chapitre trop négligé, avant les beaux livres de M. Boissier, des historiens de la civilisation, le témoignage recueilli par Alcyonius offre un intérêt de premier ordre. C'est, de beaucoup, le plus ancien texte relatif à l'enseignement d'une langue germanique; la littérature de la pédagogie allemande y trouve comme l'incunable qui lui manquait. Assurément, les anciens n'ont pas ignoré que la diffusion des langues seconde efficacement celle de la culture, et saint Augustin encore constatait que la ville impériale, *imperiosa civitas Roma*, avait pris soin de soumettre le monde non seulement à son autorité, mais à sa langue¹. La création d'universités romaines, comme celle d'Autun en Gaule, fut un des effets de cette politique. Mais que le monde barbare, avant Charlemagne, ait conçu l'idée d'une revanche sur ce domaine, qu'un Germain ait pu déclarer la guerre à la langue latine en Italie même, devançant ainsi de dix siècles le mouvement anti-romain de la Réforme, voilà qui est également nouveau pour les historiens et pour les linguistes. J'ose espérer qu'ils n'incrimineront pas la bonne foi de Léon X ou celle d'Alcyonius, qu'ils reconnaîtront l'évidence de la correction justifiée dans ce mémoire et qu'ils recevront désormais comme avéré le témoignage instructif que je leur apporte.

SALOMON REINACH.

1. Augustinus, *De Civ. Dei*, xix, 7.

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

Ouvrages sur les pays germaniques.

ANGLETERRE

- REYNALD (H.), doyen de la Faculté des lettres d'Aix. Histoire de l'Angleterre, depuis la reine Anne jusqu'à nos jours. In-16. 2^e éd. 3 fr. 50
MÉTIN (Albert), prof. à l'École coloniale. Le socialisme en Angleterre. In-16. 3 fr. 50

ALLEMAGNE

- ANDLER (Ch.), prof. à la Sorbonne. Les origines du socialisme d'État en Allemagne. 1 vol. in-8. 7 fr.
BENOIST-HANAPPIER, docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée de Caen. Le Drame naturaliste en Allemagne. Histoire, analyse et critique de l'Institution. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
GUILLAND (A.), professeur d'histoire à l'École polytechnique suisse. L'Allemagne nouvelle et ses historiens (NIEBUHR, RANKE, MOMMSEN, SYBEL, TREITSCHKE). 1 vol. in-8. 5 fr.
MILHAUD (G.), professeur à l'Université de Genève. La démocratie socialiste allemande. 1 vol. in-8. 10 fr.
MATTER (P.), docteur en droit, substitut au tribunal de la Seine. La Prusse et la révolution de 1848. In-16 3 fr. 50
— Bismarck et son temps. I. La préparation (1815-1862). 1 vol. in-8. 10 fr.
— II. L'action (1863-1870). 1 vol. in-8. 10 fr.
Études sur Schiller, par MM. Ch. SCHMIDT, A. FAUCONNET, Ch. ANDLER, XAVIER LÉON, E. SPENLÉ, F. BALDENSBERGER, J. DRESCH, A. TIBAL, A. EHRRARD, M^{me} TALAYRACH d'ECKARDT, H. LICHTENBERGER, A. LÉVY. 1 vol. in-8. 4 fr.
SCHMIDT (Ch.), docteur ès lettres. Le grand duché de Berg (1806-1813). 1 vol. in-8. 10 fr.
VÉRON (Eug.). Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II. In-16. 6^e éd. 3 fr. 50
— Histoire de l'Allemagne, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours. In-16. 3^e éd., mise au courant des événements par P. BONDOIS. 3 fr. 50
WELSchINGER (H.). Bismarck. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

- BOURLIER (J.). Les Tchèques et la Bohême contemporaine. In-16. 3 fr. 50
AUERBACH (B.), professeur à l'Université de Nancy. Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie. In-8. 5 fr.
SAYOUS (Ed.), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. Histoire des Hongrois et de leur littérature politique, de 1790 à 1815. In-16. 3 fr. 50
RECOULY (R.), agrégé de l'Université. Le pays magyar. In-16. 3 fr. 50

SUÈDE

- SCHEFER (C.). Bernadotte roi (1810-1818-1844). 1 vol. in-8 5 fr.

REVUE HISTORIQUE

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS PAR FASCICULES DE 15 A 16 FEUILLES
ET FORMANT TROIS VOLUMES DE 500 PAGES ENVIRON PAR AN

Abonnements et Administration : librairie FÉLIX ALCAN, Paris, 6^e.

Bureau de la Rédaction : 108, boulevard Saint-Germain (librairie FÉLIX ALCAN).

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Un numéro 6 fr.

Un an pour Paris, 30 fr. — Départements et étranger, 33 fr.

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs, et par fascicules de 6 francs. Les fascicules de la première année se vendent 9 francs.

La reproduction et la traduction des travaux de la REVUE HISTORIQUE sont interdites.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages et publications périodiques dont il sera envoyé un exemplaire au bureau de la REVUE.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

L'Année sociologique, publiée sous la direction de **E. DURKHEIM**, chargé de cours à la Sorbonne, 9^e année (1904-1905). *Analyses des travaux parus du 1^{er} juillet 1904 au 30 juin 1905.* **A. MEILLET.** *Comment les noms changent de sens.* — **M. MAUSS** et **H. BRUCHAT.** *Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Etude de morphologie sociale.* 1 volume in-8..... 12 fr. 50
Les cinq premières années, chacune 10 fr., les sixième, septième et huitième, chacune 12 fr. 50

Les révélations de l'écriture, d'après un contrôle scientifique, par **A. BINET**, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne. 1 vol. in-8 avec 67 figures dans le texte..... 5 fr.

L'ouvrage de M. Binet établit dans quelle mesure l'écriture a un âge et un sexe, et sous quelles conditions on peut, d'après elle, conjecturer l'intelligence et le caractère des gens. Ce n'est pas une étude théorique, mais un contrôle expérimental que M. Binet a organisé et mené à bonne fin avec la collaboration des meilleurs graphologues. On verra comment il leur a soumis des écritures mélangées d'imbéciles et d'hommes de génie, de criminels et d'honnêtes gens, quels pièges il leur a tendus, quelles suggestions il a exercées sur eux.

L'enquête a atteint son but à travers des difficultés sans nombre, et après maintes polémiques dont on trouvera l'amusant écho dans les notes au bas des pages.

Le Sourire, Psychologie et physiologie, par le D^r **G. DUMAS**, chargé de cours à la Sorbonne. 1 volume in-16 avec 19 figures 2 fr. 50

La rêverie esthétique. Essai sur la psychologie du poète, par **P. SOURIAU**, professeur à l'Université de Nancy. 1 vol. in-16..... 2 fr. 50

Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle, par **J. DELVOLVE**, agrégé de philosophie, docteur es lettres. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

La Réforme de l'Enseignement, d'après le premier Congrès international d'expansion mondiale (Mons, 1905), par **C. VAN OVERBERGH**, directeur de l'enseignement supérieur en Belgique, secrétaire général du Congrès. 2 vol. in-8. 40 fr.

BIBLIOTHEQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

L'œuvre de la France au Tonkin, par **A. GAISMAN**. Préface de **J.-L. DE LANESSAN**. 1 vol. in-16, avec 4 cartes en couleurs hors texte..... 3 fr. 50

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

Napoléon en Italie (1800-1812), par **J.-E. DRIAULT**, 1 vol. in-8..... 40 fr.
DU MÊME AUTEUR : **La Politique orientale de Napoléon.** Sébastiani et Gardane (1806-1808). 1 vol. in-8. (Récompensé par l'Institut)..... 7 fr.

L'Eglise catholique et l'Etat en France sous la Troisième République (1870-1906), par **A. DE-BIDOUR**.
TOME I (1870-1889). 1 vol. in-8..... 7 fr.
Le tome II (1889-1905), complétant l'ouvrage, paraîtra en octobre 1906.

L'Etat & les Eglises en France. Évolution de leurs rapports des origines à la loi de séparation, par **J.-L. de LANESSAN**, député. 4 vol. in-16. 3 fr. 50

ÉCOLE JEANNE-D'ALBRET

63, Avenue de la Grande-Armée, Paris, 16^e

DIRECTRICE : M^{lle} Gabrielle MONOD

Cours d'études classiques pour les *jeunes filles*. — Classes tous les matins, sauf le jeudi. — Les petits garçons sont reçus dans les cours élémentaires.

Rentrée : lundi 1^{er} octobre.

Du 20 septembre au 15 octobre, M^{lle} Monod recevra tous les jours, sauf le jeudi, de 4 heures 1/2 à 6 heures. Puis les mardis et vendredis de 4 heures 1/2 à 6 heures.

Pendant les vacances, toute correspondance adressée 63, avenue de la Grande-Armée, lui est acheminée.